

Séance du 6 novembre 1998



Communication  
de Madame Jacqueline BRUMAIRE



**Figaro : de la difficulté d'être un personnage universel**

En cette fin de siècle où la “ virtualité ” a envahi notre quotidien, en largeur, en longueur, en profondeur, en hauteur et... en relief !, où l'homme inquiet sans doute de ce que sera demain, se rassure en ressuscitant en images virtuelles, les monstres de millénaires antérieurs que, bien calés dans nos fauteuils, nous regardons, avouons-le, non sans un certain frisson,

- à l'heure où, pour peu que l'on soit un tant soit peu “ normal ”, on s'étonne de voir, de l'aube à minuit, une jeunesse qui n'a plus d'oreilles, dissimulées qu'elles sont par des rondelles qui lui apportent des bruits venus d'ailleurs, incapable qu'elle est d'entendre, céans, ce que chante la nature, ou d'écouter simplement ce que susurre l'esprit ou le cœur,

- à l'heure où les hommes pressés, semble-t-il d'en finir avec leur vie, ne prennent même plus le temps d'avalier un repas sans avoir recours à un “ bidule ” insupportable qui sonne, grésille, dérange les voisins, et au mépris de la bonne éducation, les fait parler “ la bouche pleine ” ; à notre époque, Mesdames et Messieurs, où notre brave terre réclame un peu d'air pour continuer à VIVRE, comme au “ bon vieux temps ”, j'ai fait le projet de vous emmener un petit moment avec moi dans un paradis dont on ne parle plus guère ; d'ailleurs, nos fanatiques de “ bidules ” savent-ils ce que c'est que... “ le paradis ”, où les âmes des Justes trouvent l'éternelle sérénité ?

Mon paradis est donc virtuel. Je vous en prie, installez-vous, imaginez-vous au théâtre... Le rideau rouge s'écarte, place à la scène.

Face à nous, majestueusement installé, un Saint-Pierre, barbu à souhait, auréolé d'or, trône sur un nuage mordoré par un soleil couchant. Près de lui, mais pas trop près cependant, un archange, appuyé sur un pupitre supportant un très gros livre, tient une plume qui frissonne dans l'air léger.

Et voici que, subitement, les trompettes célestes sonnent pour annoncer une glorieuse arrivée. Paraît alors, sur le seuil de ce séjour solennel, un homme jeune, alerte, élégant, de rouge vêtu, chemise à jabot de dentelle, pantalon à la française sur d'impeccables bas blancs et escarpins à boucles d'or ; un catogan noir retient sa chevelure ; une pochette légère entre les doigts, il s'incline en un salut étudié et prononce ce seul mot : “ *Excellence* ”.

D'un geste de la main, Saint-Pierre le relève et demande : “ *Qui es-tu ?* ”. Le petit homme répond “ *Figaro, Excellence* ” !

Quelle entrée, Mesdames et Messieurs, digne de la Comédie Française. Cet instant de grâce écoulé, l'archange à la plume s'étant ressaisi, interroge :

“ - *Nom du Père ?* ”

- *Lequel* ”, répond Figaro.

“ *Comment, lequel ?* ”, rétorque Saint-Pierre dont l'auréole s'agite.

“ - *Mais c'est que j'ai trois pères !* ”, répond Figaro.

“ - *C'est trop pour la coutume* ”, dit l'Archange.

“ - *Expliquez-vous* ”, coupe l'Excellence...

“ - *Et bien, voici* ”, déclare l'impétrant : “ *Cette glorieuse trace que j'ai laissée autour du monde, je ne la dois en rien à moi-même, mais à trois génies qui m'ont légué chacun le rayonnement de leur flamme et m'ont fait vivre et étinceler dans le monde entier. En soi, Figaro n'est rien, Excellence !* ”.

“ - *Prenez place et contez-nous le reste* ”, dit Saint-Pierre.

Alors, s'installant et retrouvant l'aisance des attitudes du “ *Mariage* ”, il commence ainsi : “ *Le premier avait pour nom Monsieur de Beaumarchais...* ”



Notre rideau rouge s'est refermé silencieusement et nous voici, vous et moi, mes chers confrères, éblouis par les lettres d'or de cet élégant patronyme qui, dussé-je vous décevoir, n'a pas d'ancêtres remontant à Saint-Louis, pas de blason, d'écusson du XV<sup>ème</sup> siècle, mais porte en soi et rayonne par l'esprit, de la fécondité géniale de son “ inventeur ”, Pierre Augustin Caron, né à Paris en 1732, rue Saint Denis et ayant quitté notre monde le 18 mai 1799, il y a de cela deux cents ans.

C'est, vous l'avez compris, la raison majeure de cette communication. Mais je devine (car j'ai quelqu'antenne) en certains de vos esprits, comme une interrogation muette.

Comment, pensez-vous ! Encore Beaumarchais ! Votre confrère, que je suis, manquerait-il d'inspiration et, faute de copie, chercherait-il à l'instar de Gioacchino Rossini à court de mélodies, des thèmes anciens, dans des œuvres mort-nées, abandonnées à des destins sans gloire ?

Point du tout.

En premier lieu, il y aurait une grande prétention de ma part à vouloir, dans le temps qui nous est imparti, faire le tour de ce feu follet, brillant ici et là, partout où on ne l'attend pas, et dont chacun de vous, en cette Académie, très honorés confrères, pourrait nous régaler d'une communication brillante, en rapport avec les rôles ou les états, dans lesquels ce brillant touche à tout s'est exercé et, avouons-le, a réussi. " Mandarin " omnipotent de l'horlogerie, puisqu'il fut horloger du Roy et veillant au protocole exigeant du titre de " Secrétaire de sa Majesté " et vous savez le reste, tout le reste, de cette vie quasi picaresque.

Le chapeau de cette communication a, je l'espère, levé vos doutes et je souhaiterais reprendre, avec votre permission, ce court échange au paradis, entre l'Archange et Figaro.

" *Nom du père ?* ", dit le premier...

" *Lequel ?* ", répond le second...

Cela ressemble, n'est-ce pas, à une réplique de comédie, impertinente en diable et l'on ne peut douter, une seconde, que ce petit homme insolent soit le Figaro du " *Mariage* ", écrit (officiellement) de 1777 à 1779, reçu avec acclamation à sa première lecture à la Comédie Française, interdit par Louis le Seizième, censuré six fois, puis acclamé triomphalement le 27 avril 1784, suivi cette même année de 67 représentations à la Comédie Française, et finalement publié pour le bonheur des gens d'esprit, en 1785. Merci aux dieux !

Mais, vous le savez, l'histoire ne s'arrête pas là et ce même Figaro va illuminer Vienne en 1786, grâce à la musique la plus spirituelle du monde, après qu'un " coquin de Vénitien ", poète de surcroît, fut passé par là : vous avez reconnu Mozart et Da Ponte, offrant à l'insolence, au pétillamment, à l'élégance du *Mariage de Figaro*, une audience universelle que seule la musique, doublure admirable du style, pouvait transcender sans en trahir l'essence.

Pour réussir pareille gageure, il fallait, comme on dit un peu trivialement, que le diable s'en mêle et il s'en mêla, faisant se rencontrer dans ce XVIII<sup>e</sup> siècle toutes frontières confondues, trois hommes, trois esprits, trois talents et surtout trois natures, se reconnaissant dans un caractère, dans ce personnage créé de toutes pièces, que leur instinct leur commande de faire vivre.

Paris, Venise, Vienne, car c'est là dans ces lieux magiques que va se jouer ce qui est et restera une des plus grandes réussites de tous les temps : *Le Nozze di Figaro* ! ou *Les Noces de Figaro*.

D'abord, cela commence par un incroyable méli-mélo. Voyez plutôt :

- 1 - Beaumarchais ne s'appelle pas du tout Beaumarchais
- 2 - Da Ponte n'est pas né avec ce patronyme
- 3 - Wolfgang Amadeus n'est pas le nom de baptême de Mozart

Curieux et merveilleux siècle qui se veut léger et élégant, où l'on voit, en France, " Jeanne Antoinette Poisson ", dite " Reïnette d'Etiolles ", devenir par la grâce de Sa Majesté Louis XV, " Marquise de Pompadour ". Nous en reparlerons.

Mais, mettons un peu d'ordre dans tout cela. Il n'était pas rare, et la coutume s'en est perpétuée, d'exercer son talent en usant d'un pseudonyme, voire d'un surnom, parfois pour de nobles raisons. Jean-Baptiste Poquelin est devenu " Molière " davantage pour respecter les Athéniens, qui jouaient souvent dans leurs propres pièces et qui n'étaient point déshonorés pour parler avec grâce en public devant leurs concitoyens. Il fut plus encouragé par cette idée que retenu par les préjugés de son siècle ; c'est Voltaire qui nous le dit.

Voltaire qui, lui-même, mit son patronyme " Arouet " en sommeil, parce que ce dernier ne lui portait pas chance.

Superstitieux, Voltaire ?

Mais les motivations de Pierre-Augustin Caron n'étaient pas de la même eau ! L'ambition était son aiguillon. Il s'en ouvrira lui-même par le truchement de Figaro au 5<sup>ème</sup> acte du *Mariage* : " *Noblesse... fortune... un rang... des places...* ". Tout cela rend si fier.

Malheureux héritier de son épouse, Madame Franquet, qui ne lui laisse qu'une seule parcelle de terre dite " Le Bois Marchais ". Il l'exploitera à son profit, la transformant en *Beaumarchais*. Puis, achetant ce que l'on appelait " une savonnette à vilain ", c'est-à-dire une charge de Secrétaire du Roy, il se hissera ainsi dans la noblesse et, de ce fait, pourra officialiser cette rallonge, devenant : Pierre Augustin Caron de

Beaumarchais, que d'aucuns traiteront de noblesse de pacotille et lui feront payer par de sévères humiliations, qu'il saura crânement relever. En 1779, le père de Figaro était bel et bien Monsieur de Beaumarchais et cela personne ne le lui contestera, le soir de son triomphe à la Comédie Française, le 17 avril 1784. Voici pour le père numéro un.

Connaissez-vous, mes chers confrères, Emmanuele Conegliano, né en 1749 au ghetto de Ceneda (aujourd'hui Vittorio-Veneto) en Vénétie du Nord ?

Si oui, je vous en félicite car il ne porta ce prénom et ce nom que pendant quatorze années...

Son père, abjurant la religion israélite pour la foi catholique, avec ses trois enfants, devant l'évêque de Ceneda, Monseigneur Lorenzo da Ponte, ce dernier, suivant la coutume, donna son prénom et son nom à l'aîné qui devint alors Lorenzo da Ponte, ce qui était plus rutilant à Venise au milieu du XVIII<sup>ème</sup> siècle, que Emmanuele Conegliano.

C'est sous cette nouvelle et très respectable identité qu'il devint pour la postérité le librettiste envié et célébrissime de Mozart dans *Le Nozze di Figaro*, *Don Giovanni* et *Così fan tutte*.

Nouvelle similitude entre ces deux personnages, si l'on se rappelle que le dragon André Caron, père de notre Beaumarchais, avait lui-même abjuré l'hérésie de Calvin devant Monseigneur de Noailles en 1721, après la révocation de l'Edit de Nantes en 1685. A un renoncement près, la France perdait un homme universel. Voici pour le père numéro deux.

Quant au troisième, qui restera dans les siècles des siècles un des dieux de la Musique, disparu lui aussi depuis deux siècles (en 1791) et que chacun de nous appelle tout bas, en son cœur, Wolfgang Amadeus, en fredonnant *La petite musique de nuit*, dussé-je vous peiner, et pardonnez-m'en, si son patronyme est bien Mozart, il a reçu par l'eau sacrée du baptême les prénoms de Johann Chrysostomus Wolfgang Gottlieb et fut longtemps pour les siens : Wolferl.

Sourions, voulez-vous, en songeant à une affiche, rétablissant l'original et nous annonçant aujourd'hui une représentation des *Noces de Figaro*, d'après :

l'œuvre de Pierre Augustin Caron

Texte, livret d'Emmanuele Conegliano

Musique de Johann Chrysostomus Mozart

Je n'ai, bien sûr, rien inventé, mais avouez avec moi que le hasard peut avoir de l'humour.

Et si, maintenant, j'offrais un décor à ce que j'appelle une irrévérence : mes marionnettes.

Ce décor, c'est l'Europe du XVIII<sup>ème</sup> siècle. Mais c'est vaste, l'Europe et l'on a beau avoir la bougeotte comme Léopold Mozart qui, de berlines en calèches, fait voir et entendre le petit Wolferl de principautés en empires, il peut arriver de passer à côté du personnage clé de son existence. Ainsi, en 1763, à Versailles, le petit Mozart a 7 ans et fait ce que j'ose appeler, mais avec respect, son numéro devant la Cour et Madame de Pompadour, qui refusera d'ailleurs le baiser que cet enfant souhaitait lui donner.

Donc, à ce même voyage, il offrira et dédicacera à la Princesse, " Madame Victoire de France ", fille de Louis XV, ses premières sonates pour clavecin qu'elle ne manquera certainement pas de montrer à Monsieur de Beaumarchais qui lui enseigne la harpe dont il vient de perfectionner l'usage ; il vient d'acquérir la charge de Secrétaire du Roy. Pourtant, il ne rencontrera pas ce petit garçon dont on parle et dont on raffole. Pas plus, d'ailleurs, qu'en 1778 (Mozart a 22 ans) où lors de son long séjour à Paris, il aura la douleur de perdre sa mère.

Sa présence n'inspirera plus alors le même engouement, à preuve, son ballet " *Les petits Riens* ", affiché à l'Opéra, sera présenté sans que l'on ait cru bon d'y mentionner le nom du compositeur.

Oserais-je ironiser sur la suprématie des entrechats à l'Opéra ? Le XIX<sup>ème</sup> siècle le confirmera du reste et le XX<sup>ème</sup> également.

Et Mozart, déçu, isolé, loin de la belle Aloysia qu'il aime, se sentant par instants indésirable chez le Baron de Grimm qui l'héberge, ne fait aucun effort pour entrer en contact avec l'intelligentzia française du moment. On peut rêver sans fin, à ce qu'auraient pu être des dialogues avec Diderot sur l'Art dramatique. Avec Jean-Jacques Rousseau sur la musique. Ou, pourquoi pas, une discussion avec Beaumarchais sur Figaro ?

Lorsqu'il rentrera en Autriche, contraint et forcé, il gardera de ce séjour en France une immense amertume et une seule vraie joie, celle d'avoir pu passer quelques jours heureux avec Jean-Christien Bach à Saint-Germain. Il a 22 ans et devient, à Salzbourg, par la volonté paternelle " l'esclave " de l'Archevêque Colloredo dont il saura secouer le joug. Il ne connaît toujours pas Lorenzo da Ponte, qu'il ignore. Quant à Beaumarchais, il ne le rencontrera jamais.

Et en cette même année 1778, qui est et que fait da Ponte ?

C'est Monsieur Marcel Brion, de l'Académie Française, qui, dans un livre consacré à Mozart, a baptisé notre homme " coquin de génie ". Ayant eu moi-même à écrire sur ce Vénitien amoral, mais éclatant de

don et d'esprit, j'ai emprunté à Monsieur Marcel Brion qui, je l'espère me l'aura pardonné, cette épithète d'une admirable perfection, qui place le Vénitien au pinacle, tout en l'assimilant à la racaille de son siècle, déambulant du Rialto au quai des Esclavons.

Coquin de génie !

Allant de séminaire en séminaire depuis l'âge de son baptême par l'Evêque de Ceneda (il a alors 14 ans), il est ordonné prêtre en 1774. Mettant, après quelques années de débauche " sa soutane aux orties " (ainsi que le fit à quelques années près Monsieur de Talleyrand-Périgord), attaquant la Sérénissime, scandalisant par des pamphlets audacieux le Doge Ludovico Manin, les conseillers ducaux et les chefs des " Quarante ", séducteur sans honneur, abandonnant derrière lui des enfants qu'il voulait ignorer, tenant des propos séditieux sur la République, " la Signoria " s'indigne et il est banni par cette sentence déposée dans la gueule du Lion de Saint-Marc : " *Le Père Lorenzo da Ponte est banni de la Cité et de toutes les autres villes, des terres et lieux de la Sérénissime République pour quinze ans, et s'il contrevient, il sera enfermé pendant sept ans dans un cachot privé de lumière...* "

Il rejoindra Goritz, dans le Frioul, puis Dresde et enfin Vienne en 1781. Nous sommes en 1777 ; il reste vingt années à la " Sérénissime " avant que les 4.000 soldats français de Buonaparte ne foulent la Piazza et que Venise ne devienne, partiellement, autrichienne après Campo-Formio !

Avant d'aller plus loin, je citerai ce portrait fait par le patricien vénitien Zaguri, à l'adresse de Casanova, en froid avec da Ponte : " *Da Ponte est un homme étrange, une canaille d'esprit médiocre, mais doué de grandes facilités pour les lettres et attraites physiques qui le font aimer...* "

Nous pouvons frapper les trois coups.



## QUAND L'HISTOIRE S'EN MÊLE

Au moment où va naître l'opéra le plus célèbre de la période dite " classique ", nous ne devons pas oublier ce qui se passe dans le pays où cette œuvre va voir le jour, c'est-à-dire l'Autriche de la " défunte impératrice germanique Marie-Thérèse de Habsbourg-Lorraine ", à laquelle vient de succéder son fil Joseph II, co-régent des Etats de Habsbourg depuis le décès de son père François I<sup>er</sup>, Empereur d'Allemagne, né François III de Lorraine, survenu en 1765.

Il avait reçu, de sa mère, les hautes fonctions de chef tout puissant des relations étrangères et s'était fait une haute idée de ce qui se passait en Europe, non seulement politiquement, mais également artistiquement et, à la mort de l'impératrice en 1780, il reprit mille choses en main : il abolit le servage, fit preuve dans ses Etats d'un anticléricalisme rigoureux dit " le joséphisme " et entre autre se pencha sur le théâtre, jetant sur celui de Vienne un regard qui le révolta, tant il était dispendieux.

Joseph II était un homme intelligent, méticuleux et particulièrement autoritaire, ce qui lui vaudra quelques déboires en fin de règne.

Il était harpiste, pianiste, violoncelliste et souhaitait donner une prépondérance à l'opéra allemand. "*L'Enlèvement au Sérail*" confié par lui-même à Mozart, en est la preuve ; mais malgré le triomphe dû au talent du compositeur, le public viennois regrette, et le fait savoir, les grandes troupes italiennes et leurs opéras spectaculaires. Le public boude le Burgtheater ; Joseph II, voulant plaire et être populaire, change alors son fusil d'épaule, licencie la troupe allemande et sollicite Salieri, compositeur italien (qui, diront les gazettes, ne portait à Mozart qu'une tiède admiration) aux fins d'écrire un nouvel opéra. Il engage à la vavite, car il n'a aucune référence ni réputation officielle, Lorenzo da Ponte que lui conseille le Comte Rosenbert, intendant des théâtres de Vienne et le nomme pompeusement " Poète de l'Opéra italien " pour l'Opéra de Vienne. Cela tombe à pic pour notre Abbé da Ponte, car c'est ainsi qu'il est reconnu et quel se présente malgré la vie licencieuse qu'il avait menée jusque là, mais qui était ignorée à Vienne où il se montrait sage et prudent.

Mais il se fait illico une kyrielle d'ennemis, dont l'illustre Metastasio, " poète impérial " nommé et pensionné par Marie-Thérèse et doué d'un très grand talent ; les librettistes à cette époque étaient très, très médiocres, et ce triste privilège n'était pas réservé à Vienne (La France avait eu son heure de gloire dans ce domaine, au Grand Siècle, lorsque Quinault versifiait pour Lully. C'était l'âge d'or).

Joseph II ne faisant pas de sentiment et trouvant qu'il y a trop de pensions à l'Opéra, supprime toutes les pensions, y compris celle de Metastasio, qui en mourra de chagrin quelques mois plus tard, malgré les remords tardifs de l'Empereur.

Mais pour écrire un opéra, il faut un musicien ; Salieri est parti à Paris où il doit rencontrer, qui donc, Beaumarchais qui souhaite voir sa pièce *Tarare*, mise en musique par l'auteur des *Danaïdes*.

Voici donc notre poète impérial (on n'a jamais retrouvé son contrat d'engagement), à la recherche d'un musicien, tandis que Mozart, privé de l'opéra allemand, est au chômage (c'est inouï) et donne pour subsister des leçons de piano-forte à " Mesdemoiselles Tout le Monde " toutes fières de travailler leurs gammes sous l'égide d'un tel Maestro.

Les débuts de cet opéra italien sont bien désastreux pour da Ponte, qui se retrouve, une fois de plus, traînant ses basques à la recherche d'un collaborateur. C'est chez le Baron von Wetzlar, ami de Mozart, qu'ils vont croiser leurs destins.

Le musicien cherchait un poète et le poète un musicien.

Nous sommes en 1783. Que se passe-t-il à Paris et où en est, pour Beaumarchais, le feuilleton rocambolique qui commence à faire jaser l'Europe littéraire, à propos du *Mariage de Figaro* ? Jouera, jouera pas ? Tout dépend maintenant du Roy et des censeurs. Louis XVI hésite (il hésitera, hélas, trop souvent), penche pour un oui, autorise une représentation privée chez son frère, le Comte d'Artois, puis l'annule au dernier moment ; pris de remords, il en accorde une autre chez le Comte de Vaudreuil et finalement, début 1784, convoque un " tribunal de décence et de goût " composé d'hommes politiques et d'écrivains, de personnages de la Cour et présidé par le Baron de Breteuil, à la demande de Beaumarchais : tribunal qui se déclare définitivement favorable à la présentation publique de l'ouvrage.

Le 27 avril suivant, première triomphale du *Mariage de Figaro* à la Comédie Française. Beaumarchais est porté en triomphe, il exulte et l'œuvre emplit le théâtre. Mais l'histoire a un prolongement inattendu et politiquement misérable.

Une année après, voici que revient sur le devant de la scène un malheureux article de journal, déjà !, auquel notre auteur aurait déclaré qu'il avait dû se battre contre tigres et lions pour parvenir à ses fins.

Notre Roy (tout respect gardé) mais qui manque d'humour prend pour lui ces épithètes qui le choquent et fait enfermer, oui, mes chers confrères, notre Beaumarchais à la prison Saint-Lazare, au milieu des débauchés et des filles de joie, pendant cinq jours.

Beaumarchais exigera " réparation de la couronne ". Pendant ce temps, on en est à la centième du *Mariage de Figaro* à la Comédie Française et la pièce est éditée.

J'ai envie d'écrire " Quel Pays " en même temps que mon cœur me crie " Vive la France " .



Notre auteur qui fut, avec Madame de Sévigné (entre autres), un des plus grands “écrivassiers” de notre histoire de France, à ceci près qu’il lui damait le pion quant à la polémique, M. de Beaumarchais donc, avait adressé une lettre dont l’intitulé était : “*Aux abonnés de l’Opéra qui voudraient aimer l’Opéra*” et qui n’était, en rien, une apologie de ce genre musical ; donc, après avoir pris les précautions d’usage, il cite Boileau qui écrivait à Racine : “*On ne fera jamais un bon opéra : la musique ne sait pas narrer*” et Beaumarchais d’ajouter : “*La musique ne sait pas dialoguer*”. Diable ! Pour adoucir cette sentence amère, il ajoute : “*Boileau avait raison en son temps*”.

J’ose citer encore, car cela me semble essentiel en l’occurrence, ces quelques lignes de notre épistolier : “*Quant à moi, qui suis né très sensible aux charmes de la bonne musique, j’ai bien longtemps cherché pourquoi l’opéra m’ennuyait, et voici ce que j’ai cru voir : il y a trop de musique dans la musique de théâtre et notre opéra est saturé de musique et si nous traduisons littéralement l’expression du, justement célèbre, Chevalier von Gluck “puzza di musica”, notre opéra “pue de musique” ! La musique d’opéra n’est, comme sa poésie, qu’un nouvel art d’embellir la parole dont il ne faut point abuser*”.

Voilà des lignes qui pourraient donner à réfléchir à Mozart et da Ponte, qui ne rêvent que de collaboration en 1785 et vont jusqu’à s’enhardir à lever les yeux sur *Le Mariage de Figaro* dont le livret vient d’arriver à Vienne, additionné d’une traduction allemande.

Ces deux affamés de textes le dévorent, s’enthousiasment, en un tournemain, avec plus de retenue d’un côté que de l’autre. Il nous faut ouvrir une parenthèse : nous avons l’un en face de l’autre un bouurlingueur du XVIII<sup>ème</sup> siècle qui a vécu, dans toute l’acception du terme, qui, je vais copier Beaumarchais, “*a tout vu, tout fait, tout usé*” et qui a devant lui 53 années à vivre avant de quitter ce monde en plein XIX<sup>ème</sup> siècle, en Amérique, à New York, à 90 ans. A son côté, un jeune homme de 29 ans, qui a voyagé certes, mais, pardonnez-moi, sans rien voir, pénétré jusqu’à la moelle de cette admirable et incalculable richesse des harmonies qu’il ne pouvait contenir, qui envahissait son cerveau (il l’écrivait d’ailleurs à Constance) et conduisait sa plume avec génie pour faire vibrer les cœurs et les âmes jusqu’à la fin des temps.

Ce jeune homme lui qui, contrairement à l’autre, n’a pas lu Rousseau, ni les Encyclopédistes et ne voit pas venir la Révolution Française dont il n’a cure, ne vibre que de ce fabuleux projet et, dans sa tête, chantent déjà les harmonies des *Noces de Figaro*, tandis qu’en un rêve prémonitoire il imagine *Don Giovanni*, *Così fan tutte*, *Die Zauberflöte*, *La Clemenza di Tito*, le concerto pour clarinette et le *Requiem*.

Nous sommes en 1785. Il ne lui reste que six ans de vie pour bâtir tout cela.

Pardonnez-moi, mes chers confrères, d'avoir rêvé et, comme l'on dit, d'être sortie du sujet.

Mais da Ponte, qui a les pieds sur terre, dégrise Mozart en évoquant l'ombre de Joseph II qui vient d'interdire aux comédiens de Vienne de jouer *Le Mariage de Figaro*. A notre avis, Joseph II était prévenu contre Beaumarchais.

En 1777, l'impératrice Marie-Thérèse, inquiète de la tournure que prenait le mariage de sa fille Marie-Antoinette et de son époux Louis XVI, sans enfant après sept de mariage, avait prié son fils d'aller visiter sa sœur à Versailles, où elle menait une vie assez frivole. Louis XV était mort depuis trois années. De fêtes en bals, de théâtres en concerts, la jeune reine, sa sœur s'inquiétait peu de ses véritables devoirs.



Vous voudrez bien me permettre d'évoquer, mes chers confrères, la halte que tint à faire à Nancy, au cours de ce voyage en 1777, le futur Joseph II, aux fins de se recueillir sur le tombeau de ses ancêtres, dans la chapelle ronde et, qui sait, saluer au passage le gracieux monument de la place d'Alliance (ex-place Stanislas) qui rappelle, depuis le traité d'Aix-la-Chapelle en 1748, les liens des Habsbourg et de la Lorraine, que les siècles, malgré les tourmentes militaires, n'ont su faire oublier.

Dans le cadre enchanteur de Versailles, les 22 ans de Marie-Antoinette s'épanouissent dans les Arts et dans la beauté. Elle chante et joue joliment la Rosine du *Barbier de Séville* dont l'auteur, musicien expert, a ciselé les couplets, tandis que Beaumarchais, soi-même, est chargé de mission à Londres par la Cour pour tenter de faire cesser, auprès du Chevalier d'Eon, la divulgation d'un pamphlet scandaleux, mettant en cause une imaginaire stérilité du Roy et de la jeune Reine.

Bref, ce Beaumarchais déplaît trop à Joseph II et les raisons qu'il donne pour boycotter *Le Mariage de Figaro* à Vienne ne sont pas des peccadilles. Il en fait part à Lorenzo da Ponte, lorsque celui-ci, favorisé d'une audience, lui exprime le souhait de Wolfgang Amadeus Mozart d'en tirer un opéra pour le Burgtheater.

Cette comédie que Beaumarchais, selon ses propres paroles, baptise " *la plus badine des intrigues* ", et que Gudin de la Brénellerie, ami et premier biographe de l'auteur, résume en deux traits : " *Cette pièce où l'on peint un insolent valet disputant sans pudeur son épouse à son maître* "

est pour l'Empereur une satire sur l'abus des privilèges, la critique de la Justice, la condition de la femme, l'enfant naturel au sein de la société, l'armée, la religion, etc...

On ne fait, en Autriche, aucune place à la socio-politique. Point final. C'est net !

Mais, le coquin de génie vénitien a appris la ruse à l'ombre du Palais des Doges ; il a des arguments qui séduisent l'Empereur, souhaitant lui-même voir prospérer le théâtre italien qu'il a créé et qui végète ; et puis, il y a le talent de Mozart et lui, Lorenzo, adoucira dans la comédie tout ce qui pourrait nuire à quiconque ou être cause de scandale.

Joseph II cède, à condition qu'il puisse voir la partition de Mozart une fois terminée et donne un blanc-seing aux deux artistes.

Six semaines leur suffiront pour écrire le texte, composer la musique, sélectionner des chanteurs, trouver un orchestre, dessiner les décors, faire la mise en scène ; Mozart sera à la tête de l'orchestre et le 1er mai 1786, à la fin du premier acte, c'est le triomphe. Alléluia ! L'ouvrage va être donné neuf fois dans l'année à Vienne, ce qui est un record et va faire un raz-de-marée à Prague, où l'on acclamera sans fin Mozart et *Les Noces de Figaro*.

En présence de cette spirituelle saga autour de Figaro (après l'Italie avec Rossini et *Le Barbier de Séville*, après l'Autriche avec Mozart et *Le Mariage de Figaro*) car c'est bien d'une trilogie qu'il s'agit, il fallait que la France, à son tour, présente aussi les armes. L'honneur voulait que ce fut avec noblesse et emphase, oui, la France se devait de relever le gant.

C'est un des plus grands compositeurs français, nimbé des couleurs Sang et Or de sa Provence et né sous l'étoile à seize rais qui, sans forfanterie, sans esprit de compétition, c'est l'évidence même, s'attela au troisième volet de cette trilogie ; vous avez reconnu Darius Milhaud qui, avec sa muse, entreprit d'écrire *La mère coupable ou l'Autre Tartuffe*. Madeleine Milhaud, belle comédienne et librettiste, mit en pages sans en trahir l'esprit, ni la forme, le texte que le grand Milhaud fit chanter à Figaro ; elle me le rappelait il y a peu de temps.

Elle compte aujourd'hui 96 printemps.

C'est le grand théâtre de Genève qui créa l'œuvre en 1966 ; la Maison Ricordi de Milan l'édita par la suite. Elle n'en était pas à un grand écrivain près, après les démêlés de Verdi et Victor Hugo autour du *Roi s'amuse*, devenu *Rigoletto*.

*La Mère Coupable ou l'Autre Tartuffe*, écrite de 1790 à 1791 fut créée le 26 avril 1792 au Théâtre du Marais (Beaumarchais en froid avec les comédiens français l'avait retirée à la Comédie Française).

Elle fut immolée, dès sa naissance, sur l'autel de la sacro-sainte presse et traitée de caricature immorale et stupide. Notre auteur, philosophe, adressa au Journal de Paris, responsable de ces épithètes malveillantes, une épître dont j'aime à vous citer quelques passages, dans lesquels on ne retrouve pas le polémiste impulsif. (Je cite en abrégéant quelque peu)

*“ Après avoir bien ri, le premier jour, au Barbier de Séville, de la turbulente jeunesse du Comte Almaviva, laquelle est à peu près celle de tous les hommes ;*

*Après avoir le second jour, gaiement considéré dans la folle journée, les fautes de son âge viril qui sont trop souvent les nôtres ;*

*Par le tableau de sa vieillesse et voyant La Mère Coupable, venez vous convaincre avec nous que tout homme... finit toujours par être bon, et surtout quand il a goûté le bonheur si doux d'être père... c'est le but de la pièce.*

*Si vous trouvez quelque plaisir à mêler vos larmes aux douleurs de cette femme infortunée, laissez-les couler doucement. On est meilleur quand on se sent pleurer.*

*Venez juger La Mère Coupable avec le bon esprit qui l'a fait composer pour vous.*

*Peut-être ai-je attendu trop tard pour achever cet ouvrage qui me consumait la poitrine et qui devait être écrit dans la force de l'âge ! Mais enfin, je l'ai composé dans une intention droite et pure : avec la tête froide de l'homme et le cœur brûlant d'une femme, comme on l'a pensé de Rousseau.*

*J'ai remarqué que cet hermaphrodisme moral est moins rare qu'on ne le croit ”.*

Beaumarchais avait soixante ans.

Ces messieurs de la presse auraient peut-être dû, avant d'écrire leurs impressions hostiles, lire cet avant-propos composé par l'auteur ; cela les eût éclairés et leur aurait évité les formules lapidaires qui ne les ont pas grandis.

Cependant le monde, nous le savons, est ô combien versatile et le public de théâtre brûle souvent ce qu'il a adoré ; nous le verrons d'ailleurs, un siècle plus tard, qui après *Cyrano de Bergerac* divinisera Rostand mais ne lui pardonnera pas l'échec de *Chantecler*, comme inversement, lors de sa création en 1792, il rejettera *La Mère Coupable* qu'il mènera au triomphe en 1797 lorsque Beaumarchais en fera la reprise ; triomphe tel qu'un jeune général de 28 ans qui venait, à Lodi et à Arcole, de glaner des lauriers pour les Armées de la République, en fit état dans les seules lignes qu'il écrivit à Beaumarchais, en réponse à des félicitations que ce dernier lui avait adressées, par le truchement du général Desaix. Voici la réponse de Buonaparte, le 11 Germinal an VI.

*“ Le général Desaix m’a remis, citoyen, votre aimable lettre du 25 Ventôse. Je vous en remercie. Je saisirai avec plaisir toutes les circonstances qui se présenteront de faire la connaissance de l’auteur de La Mère Coupable.*

*Je vous salue.*

*Bonaparte ”.*

Ils ne se rencontreront jamais.

Les Pyramides attendaient le futur Premier Consul et, à son retour, Pierre Augustin Caron (souvenez-vous que les titres de noblesse étaient proscrits) avait quitté ce monde en dormant.

Encore un rendez-vous manqué.

Ce salut, courtois, sans plus, du Général de l’Armée d’Italie, se retrouvera difficilement dans cette évocation faite par Napoléon Empereur au Palais des Tuileries, un soir où il avait fait interpréter *Le Mariage de Figaro*.

*“ Sous mon règne, un tel homme eut été enfermé à Bicêtre. On eut crié à l’arbitraire, mais quel service c’eût été rendre à la société. Le Mariage de Figaro, c’est déjà la Révolution en action ”.*

Versatile, l’Empereur ? Ou bien rassasié de victoires, aurait-il oublié, un moment, que la grandeur d’une Nation se mesure dans les siècles, aux génies qu’elle a su engendrer ?

Pourtant, permettez à la musicienne que je suis, de se sentir honorée que cette pièce, boudée et décriée (souventes fois par des ignorants) ait inspiré le meilleur d’une âme de Provence. Darius Milhaud comptait alors 74 ans.

La France, avec lui, venait à son tour de se mêler à la ronde harmonieuse qui saluait notre héros.

Figaro restera donc pour le théâtre un personnage européen. Et l’Archange qui tient le grand livre peut écrire son nom en lettres d’or.



Mais me voici, mes chers confrères, prise de mélancolie car, en acclamant ce spectacle, cette musique, ce génial accouplement du texte subtil de l’auteur et l’ingéniosité perspicace et raffinée du librettiste, créant, pour le musicien, des périodes poétiques propres à des arias, des duos et des ensembles indispensables à la fonction de cet art qu’exprime l’opéra : avons-nous acclamé Beaumarchais ?

Oui, bien sûr, dans la traduction quasi parfaite qu'a réalisé da Ponte, du texte de la comédie dans le *recitativo secco*, *quasi parlando* et miraculeusement noté et mesuré par Mozart. Nous y retrouvons l'espièglerie de Chérubin, l'esprit piquant de Suzanne, l'émotion de la Comtesse, la rudesse du Comte et l'audace de Figaro.

Et nous, qui avons au cœur la fierté de nous dire que ce monument universel est le nôtre, puisqu'il est français et que son essence est née d'une période où notre pays tentait de retrouver son esprit et sa tête, oui, nous pensons par instants, trop furtifs peut-être, à ce jeune homme qui, rivé à son établi, créa le petit échappement de montre qui nous permet encore aujourd'hui d'avoir l'heure exacte ; qui offrit ses vaisseaux de commerce au Roy de France pour que les insurgés (venus à nous sous le qualificatif anglais " d'insurgents ") puissent faire capituler le général anglais Burgoyne à Saratoga, grâce à la poudre et aux armes qu'ils transportaient, tout en faisant bloc avec la flotte offensive de Sa Majesté le Roy de France au grand bonheur de La Fayette.

Cet homme qui, jouant à Londres les James Bond avant l'heure, effaça l'ombre qui planait et entachait l'avenir conjugal d'un Roi de France, qui créa la Société des Auteurs et édita Voltaire de ses propres deniers, ce qui était vis-à-vis des uns un scandale et pour d'autres une action d'éclat.

Toutefois, mes chers confrères, ma mélancolie s'accroît lorsque je songe qu'en 1793, *Les Noces de Figaro* de Mozart furent jouées à Paris, alors que, depuis deux années, le petit homme nous avait quitté, si pudiquement et que sa musique n'est pas parvenue aux oreilles de Beaumarchais qui, était présent, certes, mais irrémédiablement sourd. Lorsque je disais au début de cette communication que Mozart n'avait jamais rencontré Beaumarchais, c'était bien vrai, mais hélas doublement vrai.

Il reste que notre Pierre Augustin Caron de Beaumarchais nous aura surpris jusqu'au bout. C'est Monsieur Frédéric Grendel qui nous rapporte dans son merveilleux livre si richement documenté et commenté avec profondeur de réflexion que Beaumarchais consacra les derniers mois de son existence, ou presque, à l'aviation. Et voici un texte que le père de Figaro a laissé :

*“ Une des plus majestueuses idées dans les sciences qui ait honoré notre siècle, et la France, est certainement l'ascension des corps graves dans le fluide léger de l'Air ; mais notre nation qui n'a qu'un moment d'engouement pour les plus grandes nouveautés, n'a bientôt fait qu'un jeu d'enfant d'une découverte propre à changer les faces du globe, plus que n'a fait celle de la boussole, si l'on se fût occupé d'élever cette idée jusqu'à la navigation aérienne ”.*

Ces lignes saisissantes nous laissent rêveurs, comme ces lignes-ci que je cite sans commentaire, mais non sans émotion.

“ *Vous êtes priés d’assister au Convoi et enterrement du citoyen Beaumarchais, homme de lettres, décédé en son domicile place Saint-Antoine, le 29 Floréal an VII : qui se feront le 30 dudit à onze heures du matin* ”.

Homme de lettres. “ *C’est un peu court, jeune homme* ”, comme dira Rostand un siècle plus tard. Certes, la mort l’a enlevé aux hommes, mais Figaro est immortel.

Et maintenant, voici l’instant de vérité. Pourquoi avoir choisi *Le Mariage de Figaro* pour honorer ce bicentenaire ?

Tout simplement parce que j’ai cette œuvre chevillée au corps et au cœur ; parce que j’ai le réflexe du monde entier où j’ai cité si souvent Beaumarchais et où l’on me répondait inmanquablement *Figaro* et vice-versa ; parce que ce XVIII<sup>ème</sup> siècle qui est un peu la fin d’un certain monde, me semble précieux à plus d’un titre ; parce que j’aime son style , que j’aime Fragonard et parce que, permettez-moi cette touche d’orgueil, les femmes avaient l’audace des grandes choses, du cran, s’ouvraient aux lettres et aux sciences et s’hardissaient à côtoyer crânement la politique.

J’aime l’épître de Voltaire à Madame du Châtelet, même si elle est pompeuse et emphatique, mais quel bel éloge :

*“ Tu m’appelles à toi, vaste et puissant génie,  
Minerve de la France immortelle Emilie.  
Je m’éveille à ta voix, je marche à ta clarté,  
Sur les pas des vertus et de la vérité ”.*

Dois-je avouer que cela me laisse stupéfaite qu’un tel écrivain, prince de l’esprit et des idées philosophiques, s’incline ainsi devant une femme qui était évidemment une égérie exceptionnelle et qui flattait son ego. Quel siècle !

Et puis, et puis enfin, parce que j’aime Mozart, dont le miraculeux génie (et je donne à ce mot, souvent galvaudé, toute la valeur et la rareté que j’y rattache) a su, aux derniers instants de cette comédie, trouver les plus beaux accents de la pièce, intenses dans l’émotion, avant de célébrer, dans l’Allegro final *La Folle journée* qui laisse aux plus perspicaces d’entre nous, une impression d’exaltation démesurée, quelque peu factice, et qui retombera, toutes chandelles éteintes.

*La mère coupable* nous le confirmera du reste. Mais ceci est une autre histoire, comme disait Rudyard Kipling.



Monsieur le Président, mes chers confrères, chers amis, Mesdames, Messieurs, ai-je bien rempli mon contrat ? Ai-je bien servi ces deux complices ?

Eux seuls, dans les sphères éternelles, peuvent me décerner leur satisfecit.

Qu'ils soient, cependant, d'ores et déjà, persuadés que j'y ai apporté l'essentiel de ma passion et de mon cœur.

Merci.